

## Des femmes sous les drapeaux écrivent

*The writings of women in the service*

**Jean-Jacques Monsuez**

Traducteur : Robert A. Doughty

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/7781>

ISSN : 1965-0779

### Éditeur

Service historique de la Défense

### Édition imprimée

Pagination : 36-50

ISSN : 0035-3299

### Référence électronique

Jean-Jacques Monsuez, « Des femmes sous les drapeaux écrivent », *Revue historique des armées* [En ligne], 272 | 2013, mis en ligne le 22 novembre 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7781>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Revue historique des armées

---

# Des femmes sous les drapeaux écrivent

*The writings of women in the service*

**Jean-Jacques Monsuez**

Traduction : Robert A. Doughy

---

- 1 Si les femmes ont été impliquées de longue date dans la logistique des armées et les secours aux blessés abandonnés sur les champs de bataille, elles n'ont longtemps eu aucun statut et n'ont laissé, en dépit de dévouements parfois exemplaires, que peu de témoignages<sup>1</sup>. Le changement de conception quant à leur place dans les armées qui se fait au début de la Seconde Guerre mondiale<sup>2</sup>, se structure pendant le conflit évoluant vers une féminisation progressive des unités. Dans le même temps apparaissent des textes rédigés par des femmes sous les drapeaux, documents administratifs, comptes-rendus de missions ainsi que des autobiographies.
- 2 Leurs textes, qu'il s'agisse de ceux de volontaires engagées au cours du dernier conflit mondial ou plus tard de ceux de femmes entrées dans la carrière militaire, présentent, en dépit de leur très grande diversité, un certain nombre d'éléments communs. Quelles furent les motivations réelles de ces femmes, leurs aspirations profondes lors de leur engagement ? Etaient-elles différentes de celles de leurs camarades masculins qui peuvent se résumer en ces termes servir, combattre, commander. Quelles difficultés ont-elles rencontré en terme de reconnaissance dans leurs fonctions aux côtés des hommes mais aussi en matière de statuts, de perspectives de carrière ? Leurs descriptions du métier des armes et des événements qu'elles ont vécus sont-elles caractéristiques d'une vision plus personnelle qui en cela différerait de celles des hommes ? Comment ont-elles surmonté leurs appréhensions des dangers en opérations, de la captivité mais aussi comment ont-elles géré les difficultés au quotidien de promiscuité avec les hommes ou les problèmes inhérents à une vie de couple ? Enfin, quel regard portent-elles sur leur insertion au sein d'une collectivité dont elles observent les réactions oscillant entre adoption ou rejet, estime ou condescendance quand ce n'est pas mépris voire misogynie ?

## Engagées, mais pour quoi ?

- 3 Si en France l'insertion des femmes au sein des forces armées a débuté avec le second conflit mondial celle-ci s'est poursuivie dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle selon des modalités bien différentes.

### « Pour la durée de la guerre »

- 4 Les raisons qui ont pu conduire chacune de celles qui se sont portées volontaires pour servir « *pour la durée de la guerre* » au cours du second conflit mondial varient au gré de leurs histoires personnelles et des unités au sein desquelles elles furent affectées. Toutefois, deux constantes s'imposent, les circonstances spécifiques des hostilités et l'appartenance de toutes ces femmes à une même génération, issue de la Grande Guerre. Les traces indélébiles laissées par ce terrible conflit sur la mémoire des enfants des années 1920 se retrouvent autant dans les multiples commémorations que sur de très nombreux monuments. Les programmes scolaires, les Livres d'Or des grandes écoles et des lycées comme la littérature historique de l'après-guerre n'ont pas oublié le rôle des femmes, qu'il s'agisse des infirmières ou des héroïnes du renseignement<sup>3</sup>. Or si les textes écrits par les engagées de 1940-45 ne mentionnent cependant pas directement le caractère déterminant de cette influence, la plupart y font référence à un moment ou un autre, que ce soit dans *L'épopée des AFAT* d'Eliane Brault<sup>4</sup>, les *Missions sans frontières de Françoise Meifredy*<sup>5</sup>, dans *Une Française Libre* de Tereska Torres<sup>6</sup>. Le poids du passé est encore plus visible dans la mise sur pied, au début de l'année 1940 de l'Ambulance Hadfield-Spears, qui réunit sous un nom composé les patronymes des fondatrices lors des deux conflits mondiaux<sup>7</sup>, ou bien encore de la création des Sections sanitaires automobiles féminines (SSA)<sup>8</sup> autour d'Edmée Nicolle, qui a, elle aussi déjà servi en 1914-18. Une référence semblable, quelle que soit sa nature précise, est évoquée dans la plupart des mémoires ou carnets individuels, comme par exemple ceux de Germaine Decker qui s'engage à la SSA fin mai 1940, rappelant que ses parents l'avaient déjà emmenée « en pèlerinage » à Verdun en 1925, alors qu'elle était âgée d'à peine 10 ans<sup>9</sup>.
- 5 Le second point commun tient aux hostilités et à leur contexte. Dans son *Epopée des AFAT*, où elle décrit autant son parcours personnel que la constitution des unités de volontaires féminines de la France Libre, on voit bien qu'Eliane Brault n'arrive pas à Londres par hasard. Elle a déjà été incarcérée en France pour activité de résistance, s'est évadée et a rejoint Gibraltar puis la Grande Bretagne, où elle arrive avec son jeune fils. Elle note, en première phrase de son livre :
- « Occupation, résistance, prisons, évasion, comme cela paraît loin dans le jour qui se lève<sup>10</sup> ».
- 6 Son intention directe est de servir au plus près du front, et non dans un bureau. Aussi, quand on l'informe que
- « Les volontaires féminines fournissent les services en dactylos, plantons, secrétaires, conductrices »,
- 7 elle rétorque agacée,
- « c'est-à-dire tout le personnel d'exécution, toutes les places subalternes ».
- 8 Et plus loin d'ajouter :

« une certaine expérience m'a appris qu'on ne s'engage pas pour une raison simple mais que des éléments multiples entraient en jeu. S'engager, c'est s'évader de la médiocrité, de la banalité quotidienne, autant que satisfaire un certain goût du risque et de l'aventure<sup>11</sup>.

- 9 Une considération qu'elle généralise d'ailleurs aux autres volontaires féminines :
- « une poignée de main, non pas d'hommes mais de femmes qui se comprennent parce qu'elles ont au fond du cœur la même obstination à servir : malgré le sort, malgré les hommes et malgré les femmes »<sup>12</sup>.
- 10 La même conviction nourrit l'engagement de Tereska Torrès dans les Forces Françaises Libres. Les origines juives de ses parents convertis au catholicisme sont certainement un facteur déterminant, qu'elle ne manque pas de rappeler en citant cette phrase de son père « *en tant que Juif, mon devoir est de combattre Hitler* »<sup>13</sup>. Sa décision personnelle mûrit au fil de son journal, en exode sur les routes de France d'abord, puis en Espagne et au Portugal, où elle écrit :
- « Le gouvernement français qui a trahi son pays a vendu la France à l'ennemi. C'est une telle indignité que j'ai honte d'être française »<sup>14</sup>.
- 11 Tout apocryphe que puisse être cette formulation, elle traduit cependant l'esprit dans lequel sa décision a été prise. S'apprêtant à débarquer du bateau qui l'amène de Gibraltar à Liverpool fin octobre 1940, elle se décide après une longue réflexion sur la France meurtrie :
- « Il n'y a qu'une chose à faire, m'engager dans l'armée en Angleterre. Pourvu qu'on veuille de moi »<sup>15</sup>.
- 12 Plus jeune qu'Eliane Brault, Tereska Torrès vient d'avoir 19 ans. Son bagage se limite au baccalauréat, mais elle vit dans un milieu d'artistes cultivés, lit et écrit depuis l'enfance. Les commentaires de lectures dont elle parsème son *Journal d'une Française Libre* témoignent d'une culture littéraire étendue et d'une indéniable aisance rédactionnelle. Toutefois, Sa jeunesse, son absence de relations et d'expérience professionnelle la confinent au statut de secrétaire au sein des FFL et à une vie dans une caserne de femmes qu'elle prend rapidement en aversion. Si elle n'a pas bénéficié comme Eliane Brault de l'opportunité d'obtenir un commandement ou les responsabilités qu'elle aurait souhaitées, le bien-fondé de son engagement n'est jamais remis en cause dans son journal, qu'elle ponctue de notes enthousiastes sur les défaites allemandes et les succès alliés.
- 13 Les motivations des 20 volontaires féminines de la première équipe du Service féminin de la Flotte, créé à Alger le 19 novembre 1942 au sein des FNFL, ont été beaucoup moins détaillées dans l'ouvrage de Micheline Fornaciari « *Les femmes dans la Marine Nationale : 1942-1956* ». Ce dernier procède en effet plus de l'historique de l'unité que du vécu de ses personnels féminins. Pourtant, « *la mission de ce groupe [est] de former d'autres effectifs féminins en un temps minimum en vue de rendre disponible du personnel masculin pour les unités combattantes* », signifie bien qu'on a affaire à un recrutement soigneusement choisi<sup>16</sup>. De la même façon, un an et demi plus tard, Micheline Fornaciari signale que
- « les brevetées qui sont parties pour rejoindre le Régiment de Fusiliers marins et les rapatriées sanitaires représentaient un petit groupe parfait en tant que moralité, tenue et discipline... La relève [moins sélectionnée] a produit un effet moins bon »<sup>17</sup>.
- 14 Rédigés bien plus tard, les *Souvenirs d'une ambulancière de la 2<sup>ème</sup> Division Blindée*<sup>18</sup> de Jacqueline Fournier ont cependant bénéficié de la précision de la mémoire de leur narratrice, qui lui permet de compléter d'une expérience et d'un regard personnels deux textes qui avaient précédé le sien, celui de « son » lieutenant, Suzanne Massu, « *Quand*

*j'étais Rochambelle* » et de sa co-ambulancière Zizon, « *Au volant de Madeleine-Bastille* ». Si le récit de Suzanne Massu porte surtout sur la campagne de la formation (Rochambeau) et sa vie interne, celui de Jacqueline Fournier, dite Jacotte explique le long cheminement entre 1940 à 1942, où elle se trouvait aux Etats-Unis qui l'a conduite à s'engager. Jacqueline Fournier souligne ainsi que

« les pages qui suivent, intitulées « De Rochambeau aux Rochambelles » ont été rédigées dans une optique spécifique pour répondre à la demande pressante des jeunes ambulancières qui forment actuellement dans le cadre de l'Armée, le nouveau groupe Rochambeau. J'ai centré le récit de cette aventure Rochambeau sur la motivation profonde qui m'animait<sup>19</sup>... Dès le début des hostilités, je fus obsédée par le dessin de « servir » la France ».

- 15 Après l'entrée en guerre des Etats-Unis, elle suit successivement le cours de secourisme, le *Nurse's Aid* et la formation à la conduite d'ambulances, refusant au passage une affectation en bureau, « *sachant parfaitement que sa détermination était l'action* ». Le terme de « motivation profonde », plus employé aujourd'hui qu'il ne l'était à cette époque, pourrait surprendre, il faut avoir à l'esprit qu'une telle formulation n'était probablement pas aussi nécessaire alors, car en partie implicite. L'évidence qui gouvernait le choix de ceux qui ne renoncèrent pas en juin 1940 s'est souvent passée de mots, que ce soit dans les rangs de la France libre ou de ceux de la Résistance intérieure naissants. « *Le moteur de mon char paraissait neuf, je n'allais pas arrêter* » (J. Bienvenue, 1<sup>ère</sup> Compagnie de Chars de la France Libre). « *Il fallait bien un médecin* », G. Chauliac, Fort Lamy.

« Pourquoi exactement, nous ne le savions pas et ne nous posions pas la question. Mais ce que proposait le maréchal Pétain ne nous convenait pas. On n'a pas fait grand-chose, mais très vite vu que c'était interdit et réprimé »

- 16 G. Decker, Toulouse. Les conductrices et ambulancières des Amitiés Africaines de Françoise Meifredy ne se posent pas de questions non plus en entrant progressivement dans une sorte de dissidence aménagée à l'armistice.

« On prétend qu'ils ont massacré des Sénégalais sur la route de Chères. Est-ce vrai ? Attention il y a du danger ? – Je vais vous y conduire »<sup>20</sup>.

- 17 La même sobriété prévaut aux déclarations de Lady Spears dans son « *Journal down a blind alley* » où elle relate l'épopée de l'ambulance chirurgicale franco-britannique Hadfield-Spears au cours successivement de la campagne de France en mai-juin 1940 puis des opérations des Forces Françaises Libres en Lybie, au Moyen-Orient et en Europe. On y voit son inquiétude pour ses infirmières et conductrices britanniques qu'elle craint de voir capturer en France mais aussi comment son unité retrouve sa cohésion au sein de « sa » Division française libre. Quelques infirmières françaises ont alors pris place aux côtés de leurs homologues britanniques et des médecins et chirurgiens français. Tous sont réunis dans l'action. L'hommage qu'elle leur rend frappe là encore par sa convaincante concision :

« Il y avait, dans ce bloc de Tobrouk 80 lits occupés par des blessés thoraciques graves, dont de nombreux Allemands... des fantômes, silencieux entre la vie et la mort... Avec huit de nos infirmières, Fruchaud et madame Butherne à l'avant, nous étions prêts »<sup>21</sup>.

- 18 Le parcours suivi par les Infirmières Pilotes Secouristes de l'Air (IPSA), dont le corps a vu le jour en 1934, illustre bien lui aussi la détermination de ces femmes qui pouvaient, si elles le désiraient, recevoir une formation au pilotage ou au parachutisme et qui se sont acquittées avec rigueur des missions d'entraide et d'assistance au sol auprès des populations après l'armistice de juin 1940. Au cours de ces missions, Germaine L'Herbier-

Montagnon prend conscience du nombre élevé d'aviateurs français morts au cours de la Bataille de France et tristement inhumés de façon provisoire et le plus souvent anonyme. Dans le récit qu'elle fait de ses 4 ans de recherches, elle reprend l'historique des IPSA qui l'accompagnent dans ces enquêtes.

« Ces IPSA qui pendant cinq ans s'étaient instruites, entraînées en vue de leur affectation aux services sanitaires et annexes de l'Armée de l'Air... rendaient de grands services en ce temps de désastre après le cessez le feu. En rédigeant mes mémoires... je travaillais depuis trois ans avec mon admirable équipe pour que des aviateurs français et alliés tombés du ciel pour nous ne demeurent plus l'escadrille anonyme, et que les parents en deuil aient au moins cette humble et ultime consolation : avoir une tombe où se recueillir »<sup>22</sup>.

- 19 Là aussi, la spiritualité de l'entreprise à laquelle cette équipe s'est attelée a pour corolaire la modestie avec laquelle Germaine L'Herbier-Montagnon la rapporte.

## Indochine et Algérie

- 20 Les années qui ont suivi la seconde Guerre mondiale, marquées par le retour armé de la France en Indochine, n'ont pas laissé les femmes à l'écart. Plusieurs de celles qui ont rejoint le Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO) en ont expliqué les raisons dans leurs récits. Le plus souvent, une continuité est retrouvée. Micheline Fornaciari indique ainsi

« que le 27 août 1945, 15 volontaires du service Féminin de la Flotte triées sur le volet quittent le régiment Blindé de Fusiliers marins pour leur destination future, l'Indochine, où elles vont compléter l'effectif des 16 aides-médico-sociales que la Marine a déjà prévu sur place ».

- 21 Soulignant leur implication et leur dévouement auprès des marins du CEFEO, l'auteur, avec la sobriété qui caractérise son écriture, donne la parole aux marins pour formuler les louanges des « marinettes » :

« Ces braves marinettes, nous les rencontrions partout. Plus exactement, elles venaient à nous partout... Présence des marinettes en tout temps et en tout lieu »<sup>23</sup>.

- 22 Tout un réseau d'assistance aux unités de CEFEO s'est mis en place, dans lequel un grand nombre de femmes ont su montrer leur dimension et leurs insoupçonnables ressources face à l'adversité, aux carences logistiques, aux distances, et à l'isolement prolongé des soldats et marins d'Indochine.

- 23 Les raisons mises en avant par toutes ces volontaires d'Indochine sont très variables, même si le sens du devoir et de l'honneur y est facilement décelable, même si la plupart des narratrices ne l'expriment qu'avec la plus grande discrétion.

- 24 Hélène Carré Tornézy, dans son « *Infirmière en Indochine 1950-1952* », n'avance que son idée fixe d'y suivre son mari, capitaine d'infanterie coloniale, lorsqu'il y part pour son premier séjour en 1950. « *Oui, malgré tous les obstacles, je gagnerai l'Indochine* »<sup>24</sup>. A la vue d'un groupe d'AFAT sur le quai du bateau elle comprend que c'est possible et, infirmière, elle parvient à se faire enrôler quelques semaines plus tard au sein du Corps Militaire de Liaison Administrative d'Extrême-Orient (CMLAEO). Son livre, publié des décennies plus tard, en 1999, est constitué des lettres qu'elle a écrites à ses parents, en grande partie pendant les moments de calme au cours de ses gardes d'infirmière à l'hôpital de Bien Hoa.

« La dimension et la violence de ce déchainement isolent tellement le reste du monde... Je vais encore avoir une nuit atroce. Ces choses me brisent le cœur et en font couler une inépuisable tristesse<sup>25</sup>... Je vais souvent en salle d'opération. On

m'appelle pour aider. J'ai souvent des nausées irréprouvables pendant ces séances. Et j'ai eu deux fois la vexation de devoir sortir... Je vous parle trop de l'hôpital ».

- 25 Ces descriptions, qui résonnent en chacun de nous, même s'il ne connaît pas, reconnaît, n'apparaissent que de façon assez rare dans sa correspondance. Certes, elle ne souhaite pas inquiéter ses parents, mais il y a aussi, indéniablement, une grande modestie dans la course de sa plume.

« Les jugements extrêmes exprimés autour de moi me choquent et me peinent souvent. Le peuple est si pauvre que l'on a aucune idée d'un pareil dénuement avant de l'avoir vu ».

- 26 La motivation la plus déterminée est celle de Valérie André, qui a poursuivi son double projet aéronautique et militaire tout au long de ses études médicales.

« Le 17 novembre 1948, je soutiens la thèse pour le diplôme de docteur en médecine. La même année j'obtiens le diplôme de médecine aéronautique. Tout ensuite va se passer très vite, presque naturellement ».

- 27 Il faut dire que, passionnée d'aviation dès son enfance, V. André s'est formée au parachutisme dans le cadre de la préparation militaire, alors encore strictement masculine, puis au vol à voile et au pilotage d'avions à moteur.

« Je retourne, dit-elle, avec un inexprimable bonheur à cette passion de l'aviation qui ne m'a pas quittée une seconde ». Dès son doctorat obtenu, son attention est retenue par les événements d'Indochine. « D'âme et de cœur, je suis du côté de l'armée, de cette élite d'hommes voués au service de la patrie et des plus nobles causes... L'esprit d'aventure qui brûle en moi et la perspective d'appartenir à une antenne chirurgicale parachutiste me décident à contracter un engagement pour l'Indochine »<sup>26</sup>.

- 28 Avant de s'engager, Geneviève de Galard « entend parler pour la première fois des Convoyeuses de l'Air » en 1950, alors qu'elle « souhaitait partir pour l'Indochine après [ses] études d'infirmière... Ces infirmières volantes signaient des contrats de deux ans dans l'Armée de l'Air mais entre les missions étaient stationnées à Paris... La décision était d'importance...

- 29 Evidemment, je n'imaginai pas combien [elle] allait bouleverser le reste de ma vie »<sup>27</sup>. Elle s'inscrit alors dans les pas de « Valérie de Renaudie, l'une de nos grandes anciennes », dont elle cite un passage de son livre « Sur les routes du ciel, Convoyeuses de l'Air » : « Le terrain est court, bosselé, endommagé par la pluie et seule une partie de la piste est utilisable. Le second risque est évidemment le comportement du Vietminh dès qu'ils auront des avions à leur merci ». Ce danger, Geneviève de Galard est loin de l'ignorer et le domine avec la même conviction, au point de pouvoir le commenter avec une sorte de détachement. « L'un des mystères de la guerre est qu'elle paraît naturelle à ceux qui la font. Notre gravité se faisait l'écho de la gravité de la situation. Mais elle restait mêlée d'inconscience et d'insouciance. L'action nous appelait »<sup>28</sup>. Aussi, lorsqu'elle repart le 28 mars pour Dien Bien Phu, où l'atterrissage est devenu plus qu'incertain, commente-t-elle la veille au soir simplement « Ma mission n'étant pas accomplie, il est bien normal que je reparte »<sup>29</sup>.

## Entrées dans la carrière

- 30 Les raisons avancées par les femmes qui ont choisi d'entrer dans une carrière militaire dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle sont plus simples à appréhender. On y trouve bien sûr la volonté de suivre l'exemple de leurs aînées, le souhait d'accéder à l'ensemble des

métiers et des carrières considérées jusqu'alors comme réservées aux hommes, et la féminisation progressive de l'Armée en cours dans la plupart des pays industrialisés. Les carrières offertes par l'Armée de l'Air où voler constitue l'objectif dominant mis en avant par la plupart des femmes qui s'y sont engagées, et celles de la Marine, où les postes embarqués leur ont longtemps été refusés, sont, de ce point de vue, sans équivoque.

- 31 Ainsi, lorsque le Ministre de l'Air, Charles Tillon, ouvre les portes des écoles de pilotage de l'Armée de l'Air renaissante aux femmes en 1945, parmi ce groupe de femmes se trouve la jeune Elisabeth Boselli. Celle-ci obtient même sa qualification sur appareil de chasse en l'occurrence Dewoitine 520. Pourtant ce projet de femmes pilotes militaires au sein de l'armée de l'Air tous types d'appareils militaires disparaît brutalement en 1946. Sa passion du vol permet à la jeune femme de surmonter tous les obstacles et finalement en avril 1952 Elisabeth Boselli rejoint l'Escadrille de présentation de l'Armée de l'Air<sup>30</sup>, dont la patrouille acrobatique avec ses avions Stampe connaît un succès croissant. Elle relate les meetings aériens auxquels elle a participé avec un certain humour, mais ses notes trahissent surtout sa passion aéronautique. « *Le Rossignol [prête-nom qu'elle donne au Stampe] est un biplan de voltige qui vole encore mieux sur le dos qu'en position normale* »<sup>31</sup>.
- 32 Malgré son ouverture assez précoce à la féminisation, l'Armée de l'Air n'a pas facilité plus avant l'accès ultérieur des femmes au pilotage. « *En effet, la seule voie pour un sous-officier féminin pour y accéder passe par la candidature au titre d'élève-officier du personnel navigant... Ces quatre dernières années [1982-86], 4 postes étaient à pourvoir, deux par des civiles recrutées directement, deux pour des sous-officiers féminins. De plus, les candidates ne peuvent prétendre au brevet de pilote de combat (chasse et bombardement), mais uniquement de transport et d'hélicoptère* »<sup>32</sup>.
- 33 Pour la Marine, les choses sont assez faciles à comprendre aussi, à la lecture des récits des femmes ayant choisi d'y faire carrière. Dans « Pas de jupes à bord », Catherine Bertrand-Gannerie confesse sa vocation dès les premières lignes.
- « La Marine, j'en ai toujours rêvé »... L'idée de travailler dans un milieu maritime ne me quitte pas. Mais par quelle porte y entrer ? Je rêve de participer un jour au défilé du 14 juillet, de porter le sabre et de marcher en tête des troupes »<sup>33</sup>.
- 34 Chantal Desbordes indique, quant à elle, tout aussi modestement en première ligne de son « Une femme amiral » :
- « Je suis devenue la première femme amiral parce que je voulais faire du cinéma »<sup>34</sup>.
- 35 Le détour qu'elle fait en s'engageant au sein du Service d'information et de relations publiques de la Marine, SIRPA Marine, se veut temporaire, mais elle l'assortit d'un commentaire plus explicite sur son état d'esprit
- « me mettre quelque temps au service de mon pays me parut une cause suffisamment noble. Ainsi commença une carrière que je n'avais en rien préméditée »<sup>35</sup>.
- 36 Marine Baron reste des plus évasives dans son « Lieutenant » sur ses projets lorsqu'elle entre dans la « Royale », comme lui dit le psychologue à la visite d'aptitude, soulignant un peu niatement au passage son prénom prédestiné.
- « A cette époque, je me souviens, dit-elle, malgré toutes les réserves qu'elle émettra ensuite sur son insertion dans la Marine, que je suis fière [d'avoir réussi le recrutement officier] pour de bon. Je veux vraiment entrer dans l'armée, porter un bel uniforme, trouver une espèce de famille, et même servir la France »<sup>36</sup>. Ses motivations évoluent à mesure qu'elle vit « à l'École des flingues »[sic]. « J'ai décidé de prendre mon poste à bras le corps, ... à comprendre les qualités des hommes dont je partage désormais la vie. J'avale des livres entiers consacrés à l'histoire des



fusiliers marins et des commandos marine. J'écoute, j'observe, j'analyse...Plus que jamais, j'ai envie de m'intégrer dans ce milieu-là ».

- 37 Plus discrète encore sur l'aube d'une belle carrière qui l'a déjà conduite au commandement à la mer à 34 ans, Christine Allain explique dans son

« Une femme sur l'eau » que « Cette aventure avec la mer n'était pas une évidence. Je ne suis pas issue d'une famille de marins... Je n'ai pas rêvé de bateaux non plus dès mon plus jeune âge... Je me souviens encore de mon entrée à l'École navale. Nous sommes en 1994, j'ai 19 ans. C'est la deuxième année que l'école est ouverte aux femmes »<sup>37</sup>.

## Bureau, caserne ou opérations ?

- 38 Si la vie en commun est le plus souvent présentée comme plus personnalisée que celle que connaissent les collectivités militaires masculines, la caserne n'est pas le séjour de prédilection de la plupart des narratrices, quelles que soient l'époque et l'affectation considérées. Avec toute la réserve dont elle nuance son texte, Eliane Brault reconnaît que

« garder des filles en caserne est vraiment un non-sens, en même temps qu'un tour de force. Le « drill » est peut être une nécessité et le pas de parade a sans doute, dans Londres, une valeur spectaculaire... mais je suis trop femme et j'ai trop vécu pour que le côté primaire de cette discipline ne me choque pas »<sup>38</sup>.

- 39 Le jugement de Tereska Torres sur les conditions de vie des volontaires féminines de la France libre rejoint ce point de vue, plus critique cependant du fait de sa situation hiérarchique plus modeste.

« Il y a chez nous très peu d'esprit de camaraderie. Cet esprit n'existe presque pas chez les femmes et surtout chez les Françaises ». Puis, « Les lois de la caserne reposent pour quelques unes sur le favoritisme et sur la plus complète dureté pour toutes les autres. On nous fait don de lavabos supplémentaires, de pyjamas de flanelle rose, de lits neufs ou de pâte dentifrice et, après cet effort surhumain, les gradées estiment qu'elles ont accompli bien plus que leur devoir envers nous. Ce que nous sommes en tant qu'individus, ce que nous pensons, nos caractères, nos aspirations, nos défauts sont autant de choses qui ne leur viendraient pas à l'idée.... Notre vie est rythmée par une cloche qui sonne... mais aussi chaque soir lorsque je rentre à la caserne où sont enfermées 250 femmes si peu faites pour vivre ensemble, je pense que je dois être morte sans le savoir et que je suis en enfer<sup>39</sup>..... Ces femmes-soldats ne devraient vivre qu'en vue de leur idéal, mais dans la caserne règne un climat de maison de correction ». Je m'ennuie terriblement sans fin<sup>40</sup>.

- 40 Malgré toute la rigueur d'une sélection qui a fait des premières volontaires du Service féminin de la Flotte une sorte d'élite,

« les débuts, rapporte Micheline Fornaciari, sont difficiles [aussi]. L'esprit latin est ainsi fait que la création du SFF suscite çà et là des objections et des discussions... Les promotions à des grades supérieurs qui -d'après les mêmes médisances- auraient été faites en fonction du rang social et non du mérite laisse craindre que les volontaires d'origine modeste restent confinées dans des besognes secondaires et subalternes »<sup>41</sup>.

- 41 Ce que Tereska Torres confirme sans réserve :

« Nos capitaines nous ont été assignées de but en blanc. Un beau jour l'une s'est trouvée capitaine parce qu'elle avait été championne de tennis, l'autre je ne sais pas du tout pourquoi »...

- 42 Un peu plus tard, elle ajoute :

« Si l'on excepte notre nouvelle capitaine, Terré, que pour l'instant j'aime beaucoup et qui semble bonne, toutes les autres sont dures<sup>42</sup>. ... La seule femme officier vraiment humaine que nous avons eue en ce temps de Hill Street était le lieutenant Hackin<sup>43</sup>... dont le sourire, l'air de bonté, me réchauffait le cœur dans cette caserne glaciale ».

43 Deux ans plus tard encore,

« à la caserne, j'ai des ennuis avec les cours d'officier de liaison, parce que Burdet et Terré ne veulent à aucun prix me laisser devenir officier »<sup>44</sup>.

44 Pourtant, dès qu'une lueur d'intérêt revient, chacune des narratrices la relève instantanément. Ainsi, le triste

« je m'ennuie, je m'ennuie terriblement sans fin »

45 de T Torrès est-il remplacé à l'approche d'une meilleure perspective

« J'ai été acceptée par le BCRA où je vais travailler, à ma grande joie, à la section du courrier militaire... J'adore mon travail au BCRA. C'est d'ici que partent les « courriers », c'est ici qu'arrivent les renseignements »<sup>45</sup>.

46 Eliane Brault distingue bien, elle aussi l'attrait des affectations au plus près de l'action : « *La nouvelle formation*, dit-elle à propos des aides sociales qu'elle va envoyer sur les arrières immédiats du front, *aura toutes les séductions, pas de casernement, un travail intéressant, la possibilité d'accéder à un diplôme et l'espoir de partir vers la première Division française Libre* »<sup>46</sup>.

47 Jeanne Massias, Française incorporée dans la Royal Air Force britannique, connaît un parcours inhabituel.

« J'étais en Angleterre en juin 1940 et quand il devint évident que mon pays ne voulait plus continuer la guerre, je résolus de m'engager dans les Forces Françaises Libres qui se formaient sous l'impulsion du général de Gaulle, mais ma candidature ne fut pas retenue pour la seule raison que je ne savais pas taper à la machine à écrire. Déçue je me présentai au centre de recrutement des WAAF (Women Auxilliary Air Force) »...

48 Deuxième lieutenant fin 1941 avec la qualification d'Intelligence Officer, elle est détachée en février 1943 au groupe Lorraine.

« Mes fonctions me faisaient un devoir de savoir ce qui se passait dans la tête et dans le cœur de chacun. J'étais avec le docteur et le padre au cœur des problèmes psychologiques et nous suivions le moral du groupe... Coupée complètement de ma famille, le Lorraine était devenue pour moi l'unique objet de mes soucis, de mes joies et de mon affection »<sup>47</sup>.

49 Aucune crise identitaire non plus chez les femmes du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (1946-1954), dont les missions, reconnues et admirées de tous, ne laissent guère place au moindre sentiment d'inutilité. Aussi n'est-on pas surpris de ne voir, dans tous leurs écrits, que les impératifs de ce qu'elles auront à faire ou de ce qu'elles n'ont à regret pas pu assurer en raison des multiples revers de la situation. Geneviève de Galard résume bien cet état d'esprit par cette simple phrase

« Ma mission n'étant pas accomplie, il est bien normal que je reparte ».

50 Sentence qui à vrai dire ne se distingue en rien de celles des hommes du CEFEQ et explique bien aussi combien l'adoption de ces héroïnes parmi eux était naturelle. Du reste, les femmes impliquées dans les opérations vivent le même rythme que les hommes.

« J'apprendrai,

51 indique V. André,

que dans une guerre comme celle-ci, une mission succède à l'autre à un rythme souvent épuisant sans qu'on ait le temps de reprendre souffle... Notre hélicoptère

vole du matin au soir entre les zones de combat et Hoa Binh où une antenne chirurgicale est à l'œuvre »<sup>48</sup>.

- 52 Plus récemment, en dehors de tout conflit armé, au cours de la féminisation progressive des différentes armées, l'encasernement n'a guère plus retenu les faveurs des femmes ayant entrepris une carrière militaire. Arrivée comme aspirant à l'École des Fusiliers marins à Lorient en 2001, Marine Baron fait, dans son « *Lieutenante* », un long réquisitoire de ce que le petit univers de la caserne peut avoir de pesant pour les quelques femmes amenées à y vivre aux côtés de centaines d'hommes. En premier lieu, les mesquineries des relations de ce microcosme appliquées à l'étranger qu'est la femme commencent pour elle, à peine le pas de la porte franchi, avec le commandant de l'école. Ce dernier, qui est probablement encore plus inquiet qu'elle de sa présence dans un milieu aussi clos et dont il doit maintenir les équilibres, lui mène la vie dure.

« Je ne comprends pas pourquoi un commando qui a vingt-cinq ans de métier se méfie d'une gamine comme moi qui vient faire un boulot que personne ne prend très au sérieux »<sup>49</sup>...

- 53 Les rumeurs qui courent d'un bâtiment à l'autre, comme dans la cage d'escalier de la pire des concierges, l'accablent.

« Il n'est pas rare que sur la base un type vienne me voir pour le plaisir de me dire qu'il m'a vue hier au supermarché ». Où « Il semble toutefois subsister à Lorient un lieu béni, une sorte de terre d'asile où aucun crâne rasé ne s'aventure : la librairie du centre-ville »...Et pourtant : « Tiens lieutenant, ça fait deux fois que je passe dans la rue piétonne et que je vous aperçois par la fenêtre de la boutique où y vendent des livres »<sup>50</sup>.

- 54 Certes la base aéronavale de Lann Bihoué n'est pas loin, mais la description assez voisine de Catherine Bertrand lorsqu'elle y embarque, se situe quinze ans auparavant et elle y a déjà trois galons, non pas de lieutenant de vaisseau, comme elle dit, mais d'officier féminin de 1<sup>ère</sup> classe de la Marine.

« Car ici les torchons et les serviettes se distinguent aussi par leur fonction : jamais je ne serai invitée aux tables des personnels des flottilles et des escadrilles, les volants. A celle qui m'accueille, me sauvant de ma solitude, il y a le médecin-adjoint et l'adjoint du commissaire, le chef de la CIFUSIL et son second... pas des officiers de Marine, mais des officiers des équipages et des officiers techniciens ».

- 55 Le commandant lui demande même un jour de remplacer son chauffeur.

« Jamais il ne demanderait cela à un trois galons masculin... Les officiers marinières, les matelots se retournent sur ce drôle d'équipage. J'ai honte de mes trois galons, honte de mon uniforme, de ma médaille. J'ai honte d'être une femme »<sup>51</sup>.

- 56 La carrière de Catherine Bertrand, qui l'amène, avant et après son passage à la BAN de Lann Bihoué, dans des fonctions où son implication n'est pas entravée par les mêmes préjugés, est de ce point de vue, assez informative. L'intérêt et l'équilibre qu'on trouve dans une affectation ne dépendent pas que de l'individu mais aussi de la place qu'on lui donne. Et de tous les mémoires qu'elles ont laissés de leur passage sous les drapeaux, les femmes n'ont cessé de souligner que cette place ne peut être réduite à un cliché de l'image de la femme aux Armées, mais gagne à être assortie d'une fonction et d'une utilité réelle. Satisfaire à cette exigence à laquelle la plupart des femmes se sont astreintes, leur a souvent demandé bien des sacrifices. L'une reconnaît ainsi la déroute de son mariage au profit de la priorité que représente son prochain commandement. Une autre, marin elle aussi, renonce à embarquer à la naissance de son premier enfant, puisqu'elle a désormais « une petite ancre au bout du cœur ».

## Insertion, adoption ou intégration ?

- 57 La réussite de l'insertion des femmes dans les Armées doit, là encore, être regardée différemment selon les époques où on l'envisage. Et la lecture des textes qu'elles ont écrits montre d'emblée un contraste flagrant entre ceux relatant de leur implication dans les opérations au cours de la Seconde Guerre mondiale ou en Indochine et les récits plus récents, où elles n'interviennent pas en zone de combats. Si les préjugés à connotation sexiste et les comportements souvent misogynes des hommes ne manquent pratiquement jamais dans les seconds, ne serait-ce qu'à titre d'anecdote, on ne les retrouve en revanche quasiment jamais dans les premiers.

### Femmes en campagne

- 58 Dans *L'épopée des AFAT*, Eliane Brault ne mentionne que deux épisodes de réticence masculine, du reste tous deux avant que ses volontaires ne participent aux opérations. La première sur le *Touareg*, qui amène les volontaires féminines de Grande Bretagne à Pointe Noire (Congo, AEF). Le jeune Enseigne de vaisseau des FNFL qui commande le bateau n'est guère formé à la présence de vingt jeunes femmes dans son équipage. Les relations avec Eliane Brault, d'abord difficiles, ne se simplifient que par la reconnaissance mutuelle de leur cause commune.

« Je me rends compte, dit-elle, lorsqu'il lui énumère tous les forfaits commis par les filles, que son poste de commandement lui impose une attitude qui finit par être un supplice permanent. Comment m'expliquer avec lui ? Cet officier auquel je suis subordonnée m'apparaît comme un jeune mâle à qui il faudrait parler paternellement... Mieux vaut me taire. Je sais dans quelles conditions il vit, il peine, alors que la bataille des mers atteint son paroxysme... Nous serions amis si j'étais homme ».

- 59 Quelques jours plus tard, lorsqu'elle débarque avec son unité, l'officier de la Coloniale, qui attendait un contingent d'hommes, l'assène d'un

« Alors les volontaires, ce sont des femmes ? Va pas être commode... Mon hôte semble si perplexe que je retiens mal une forte envie de rire »<sup>52</sup>.

- 60 L'adoption des infirmières et ambulancières des différentes formations sanitaires engagées durant la Seconde Guerre mondiale au contact proche des premières lignes a été totale<sup>53</sup>, et il ne viendrait à personne l'idée de trouver où que ce soit autre chose que les éloges formulés par les hommes qui ont côtoyé ces dernières qu'elles aient appartenu à l'Ambulance Hadfield-Spears<sup>54</sup>, de Rochambeau<sup>55</sup> ou du Régiment de Fusilliers marins<sup>56</sup>. Ainsi Guy Chauliac note-t-il

« L'Ambulance Hadfield-Spears a été l'infrastructure santé la plus prestigieuse des FFL. Son histoire se confond avec celle de la 1<sup>ère</sup> division française libre... Elle accompagnera « sa » DFL jusqu'à la victoire. Elle a traité 22 500 blessés et malades, dont 7000 en Lybie, 400 volontaires sont morts sous ses tentes »<sup>57</sup>.

- 61 La gratitude du Régiment Blindé de Fusilliers marins envers ses « marinettes », exprimée dans l'article que le LV Bauche publie dans *Cols Bleus* en 1946, est des plus explicites.

« Méfiants au début, nous n'avions pas mis longtemps à les adopter complètement et à leur reconnaître le droit de porter à la fois la fourragère, l'insigne du régiment dont nous étions si jaloux, et le ruban Fusilliers marins ... Elles étaient volontaires pour toutes les missions dangereuses. Combien y a-t-il eu de blessés graves sauvés

grâce au secours de Soisic, à la rapidité de Christiane, à l'adresse de Marie-Cécile, aux soins de Hilda ou au dévouement de toutes les autres.... Aussi mes gentilles camarades marinettes, même si votre modestie devait vous en faire rougir, je voudrais aujourd'hui vous remercier publiquement au nom de tous les anciens du 1<sup>er</sup> RBFM, vos frères »<sup>58</sup>.

- 62 Difficile de ne pas voir là la réalité de l'adoption, dont Jacqueline Fournier, dans ses mémoires de Rochambelle à la 2<sup>ème</sup> DB, résumera les rouages avec une simplicité déconcertante

« Cette aventure féminine dans une Division blindée, je crois que l'on peut dire qu'une présence féminine dans les lignes, le sourire, le mépris du danger, l'acceptation toute simple de tout, les chansons, la gaité, ont eu, dans des circonstances parfois pénibles, un rayonnement incontestable »<sup>59</sup>.

- 63 L'admiration des hommes envers ces femmes qui les ont accompagnés en opérations est également unanime parmi les combattants d'Indochine. Le meilleur témoignage de leur adoption en est certainement la citation qui laisse Geneviève de Galard sans voix, lorsque les colonels Langlais et de Castries lui remettent la Légion d'honneur et la Croix de guerre le 29 avril à Dien Bien Phu :

« Restera pour les combattants de Dien Bien Phu la plus pure incarnation des vertus héroïques de l'infirmière française ».

- 64 Le lendemain, jour de Camerone, l'adoption est doublée de sa nomination au grade de 1<sup>ère</sup> classe d'honneur de la Légion étrangère. \*

« J'ai maintenant la certitude, ajoute-t-elle, d'être considérée par les combattants comme l'une des leurs »<sup>60</sup>.

- 65 La même considération est partagée dans l'avant-propos de *Madame le Général* de Valérie André que Jean Lartéguy présente sous forme de lettre à l'auteur.

« Ce livre est ton histoire, et à ce titre il est exemplaire... pour te dire encore mon admiration et mon amitié... Et que les hommes sachent qu'il existe des femmes comme toi qui valent les meilleurs d'entre eux »<sup>61</sup>.

- 66 L'ensemble de ces témoignages rapportés par des femmes montre que leur acceptation par les hommes a été non seulement possible mais naturellement évidente, pour peu que les uns et les autres se soient trouvés confrontés aux mêmes dangers et vicissitudes. Aussi peut-on sans doute déduire que les préjugés masculins envers les femmes militaires, tels qu'ils apparaîtront quelques décennies plus tard lors de la féminisation des armées, ne sont pas inéluctablement inhérents à l'esprit masculin, mais sans doute en partie liés aux circonstances et en premier lieu à l'absence d'opérations ou au temps de paix. Ainsi, lorsque Valérie André, qui vient d'être promue colonel, arrive à son retour d'Algérie à la Base aérienne de Villacoublay, la réaction qui l'accueille est-elle bien différente de ce qu'elle a connu au contact d'unités opérant en Indochine et en Algérie auparavant.

« Mon premier contact avec la base aérienne de Villacoublay est loin d'être chaleureux... Quotidiennement je suis confrontée à des tracasseries diverses et dois me battre pour sortir de la routine en vogue dans les services de la base... De toute évidence, je suis mal acceptée par l'équipe dirigeante et les sédentaires en place »<sup>62</sup>.

## Les hommes et la féminisation

- 67 Le panorama que dressent les femmes ayant choisi de faire carrière au sein des forces armées au début de cette période de « féminisation » progressive à partir de la fin des années 1970, est parfois accablant pour les hommes qui les ont accueillies avec eux sous les drapeaux. Une perspective d'ensemble des difficultés liées au service, aux relations

hiérarchiques et au commandement a été dressée, montrant encore en 2000 que moins d'un tiers des femmes, toutes armes confondues, ont une responsabilité hiérarchique, qu'elles n'exercent en moyenne que sur une dizaine de personnes, dont une majorité de femmes. Une large majorité de femmes (79,5 %) considèrent l'accès aux postes de commandement plus difficiles pour les femmes, mais qu'en revanche, les difficultés rencontrées dans l'encadrement, en particulier d'hommes, ne sont pas insurmontables<sup>63</sup>.

68 Nombre de femmes arrivées dans leurs unités ou leur école militaire se sont vues indiquer qu'elles n'y étaient pas à leur place.

« Le métier de gendarme est un métier de disponibilité. On a besoin de gendarmes essentiellement le soir. Et c'est aussi le moment où les femmes veulent rentrer chez elles pour s'occuper de leurs enfants. Ce n'est donc pas compatible avec les attentes de la gendarmerie et de la population »,

69 dit un officier de gendarmerie masculin à Laëtitia Pinchault, qui rapporte ses propos dans son mémoire de stage<sup>64</sup>. Anne Geesen ajoute dans son

« Une femme d'honneur au miroir des faits » que « les gendarmes ont peur d'une concurrence qui pourrait s'exercer entre les hommes et les femmes. Les femmes briseraient la cohésion des hommes, car elles apparaissent comme des éléments perturbateurs ».

70 Enfin, la suggestion faite dans le même ouvrage sur la féminisation dans la gendarmerie, « l'arrivée de femmes pourrait remettre en cause la reconnaissance sociale du métier »<sup>65</sup>, s'applique probablement à la réticence masculine dans les autres armées et pourrait aussi rendre compte du fait que réticence et misogynie ne soient pas nécessairement associées<sup>66</sup>. Dans sa conclusion d'« Une femme amiral », Chantal Desbordes donne également des arguments dans ce sens.

« A ce titre, je crois avoir été davantage tolérée que reconnue par les marins comme une des leurs... Sur 35 ans, j'ai vu la communauté des marins faire corps contre ce qu'elle ressentait comme l'intrusion d'un ennemi commun, les femmes d'abord, ... puis les jeunes défavorisés, comme s'ils allaient ruiner la qualité de la marine... le personnel civil à son tour a cristallisé les manifestations de rejet<sup>67</sup> ».

71 La misogynie caricaturale à laquelle Marine Baron est confrontée à l'école des Fusiliers marins procède sans doute d'un mécanisme voisin, quand bien même la rapporte-t-elle avec une certaine brutalité.

« Ils ne parlent jamais des femmes militaires qu'en termes obscènes et méprisants. Celle-ci, elle est à moitié nympho. Celle-là, elle est nulle, c'est à cause d'elle que l'exercice a foiré. Mais de qui tu parles, de la grande cheminée ? De celle qui a un c.. comme un Flamby ?<sup>68</sup> »

72 Plus loin, et en confidence d'une autre femme de son école.

« Il y a deux types de mecs, ceux qui te draguent ouvertement et ceux qui te pourrissent la vie parce qu'ils savent pertinemment qu'ils ne pourront pas te sauter. ...Au carré officiers, les mecs étaient déchaînés. Ils ne parlaient que des différents types de c.. des Africaines »<sup>69</sup>. Malgré cela, c'est surtout la réticence du commandant de l'école qui la minera le plus, et dans laquelle elle décèle, peu avant qu'il ne soit muté, un intérêt pour elle qu'elle n'avait pas soupçonné, chez « un homme qui avait toujours eu des problèmes avec les femmes »<sup>70</sup>.

73 Une réticence voisine à sa présence dans la Marine est signifiée à Catherine Bertrand-Gannerie, mais dans une seule de ses affectations, à la BAN de Lann Bihoué. Certes, elle a déjà été conduite auparavant à gifler un officier supérieur qui tentait de l'embrasser, alors qu'elle ne portait encore qu'un unique galon, mais cet incident, au reste isolé, traduit plus une maladresse personnelle de son interlocuteur qu'un phénomène général.

Cependant, sa difficulté à être reconnue comme un officier de marine demeure pour elle le problème essentiel de sa carrière. A peine stagiaire embarquée à bord de l'*Agenais*, elle demande :

« Quand y aura-t-il de la place pour nous ? Ma question ne reçoit comme réponse que des sourires condescendants »<sup>71</sup>.

- 74 Des années plus tard, à Lann Bihoué, avec ses trois galons et la motivation sans faille qui a guidé sa carrière, elle en est à nouveau accablée.

« Plus que du mépris, c'est maintenant de l'hostilité que je sens chez le pacha. Pour lui, je prends la place d'un masculin ; je n'ai rien à faire ici... Ce cinéma autour de l'embarquement du personnel féminin ! Poudre aux yeux, cache-misère face au public, aux journalistes, au ministre lui-même »<sup>72</sup>.

- 75 Toutefois face à de tels préjugés l'auteur répond en ces termes dans sa conclusion.

« J'ai aimé commander, comprendre, prévoir, assumer. J'ai aimé obéir et accepter. Et aussi dire non. Messieurs les officiers, que vous l'admettiez ou non, j'ai été un officier de la Marine »<sup>73</sup>.

- 76 Plus belle encore, parce qu'elle montre bien que le long chemin qu'ont tracé les pionnières de la féminisation comme Catherine Bertrand-Gannerie a ouvert les voies de l'intégration complète actuelle, la biographie de Christine Allain, qui retrace ses quinze premières années dans la Marine, qui la conduisent au commandement à la mer. Certes, quelques élèves, à l'Ecole navale, lui ont dit en 1994 qu'une fille n'a pas sa place dans la Marine, mais ils ont admis plus tard qu'à cette époque, trop jeunes, ils manquaient de maturité. Certes, à son embarquement sur le *Cassard*, qui n'est pas « féminisé », « certains craignent que le bâtiment parte moins souvent en mission parce que c'est [devenu] un bateau de gonzesses »<sup>74</sup>, mais l'adoption est néanmoins rapidement au rendez-vous. Il suffit pour cela de lire les deux premières pages d'*Une femme sur l'eau*, lorsqu'elle quitte l'avis *Commandant Bouan*. « Pose ton sac, commandant », lui dit son second, avant que ses officiers ne la débarquent à la rame, ultime marque de leur estime.

## Conclusion

- 77 Les femmes, qui n'ont longtemps pas eu de place aux Armées, ont dû, pour s'y faire reconnaître, surmonter les multiples difficultés qui leur faisaient obstacle. La détermination qui leur a permis d'en venir à bout a souvent eu pour corollaire leur préférence pour les affectations en opérations ou dans une activité dont elles puissent concevoir l'utilité. A l'inverse, les récits qu'elles ont fait de leur passage ou de leur vie sous les drapeaux réfutent pour la plupart l'intérêt qu'elles ont pu avoir pour la vie en caserne et les missions de secrétariat, de logistique administrative, qu'une large majorité d'entre elles a décrit comme caricaturalement subalternes et démotivantes, jugement souvent exprimé plus explicitement que ne le font les hommes. La lecture des récits autobiographiques des pionnières de la féminisation des Armées montre que si celles qui ont accompagné les combattants de la Seconde Guerre mondiale ou d'Indochine ont rapidement été adoptées, les autres, entrées dans la carrière en l'absence de conflit ouvert, à partir de la fin des années 1970, ont mis plus de trente ans à être acceptées, principalement en raison de la réticence des hommes à les voir à leurs côtés.

---

## NOTES

1. LACAU-MOUGENOT (Marie-Thérèse), *Des femmes dans l'armée aux sous-officiers féminins*, Revue historique des armées, 1986, n° 163, p. 100-107. Voir aussi CARRE (Raymond), *La femme militaire des origines à nos jours*, Editions Lavauzelle, Paris, 1981. L'intervention des femmes de Bruxelles auprès des victimes aux lendemains de Waterloo est l'un des exemples caractéristiques.
2. DOMINE (Jean-François), *Les femmes au combat. L'arme féminine de la France pendant la Seconde Guerre mondiale*, Cahiers d'histoire militaire appliquée, Service historique de la Défense, 2008. L'apparition des femmes au sein de l'Armée, initiée en France par la promulgation de la loi Boncour le 11 juillet 1938, prévoyant « l'engagement volontaire et la réquisition de femmes au titre des armées » suit en fait une évolution observée dans l'ensemble des nations occidentales, en dehors de la Finlande, qui l'a débutée en 1918. Voir à ce propos SEIDLER (Franz), *Frauen zu den Waffen ?*, Bernard & Graefe Verlag, Bonn, 1998.
3. PINEAU (Frédéric), *Les femmes au service de la France*, Histoire et collections, Paris, 2006. Voir aussi, pour le renseignement, ANTIER (Chantal), *Espionnage et espionnes de la Grande Guerre*, Revue historique des Armées, 2007, n° 247, p. 42-51, ainsi que, pour la biographie de Louise de Bettignies, REDIER (Antoine), *La guerre des femmes*, Editions de la Vraie France, Paris 1924.
4. BRAULT (Eliane), *L'épopée des AFAT*, Editions Horay et C°, Paris, 1954.
5. MEIFREDY (Françoise), *Missions sans frontières*, Editions France Empire, Paris, 1966.
6. TORRES (Tereska), *Une Française libre*, Editions Phebus, Paris, 2000.
7. BORDEN (Mary), *Journal down a blind alley*, Hutchinson & Co publishers, Londres 1946. Récit de l'histoire de l'Ambulance Hadfield-Spears, par Lady Spears, publié sous son pseudonyme de Mary Borden. Le récit comporte deux parties, la première consacrée à l'Ambulance chirurgicale légère n° 282 pendant la campagne de France, en 1940, la seconde à la campagne de l'Ambulance au sein des Forces françaises libres jusqu'en 1945. Voir aussi MONSUEZ (Jean-Jacques), *Les étrangers du Service de Santé dans la campagne de France*, Revue historique des armées, 2011, n° 265, p. 35-45.
8. MONSUEZ (Jean-Jacques), *Les sections sanitaires automobiles féminines*, Revue historique des armées, 2007, n° 247, p. 98-113.
9. *Ibid.* Voir aussi *Une femme à Dien Bien Phu*, où Geneviève de Galard signale aussi dans son introduction « Racines » : « J'allais en classe au cours Louise de Bettignies... Notre directrice, Mlle Georges nous parlait souvent de cette héroïne... qui avait été, en 1914, un agent de renseignement de l'Armée britannique dans le Nord. On nous projeta un film retraçant son arrestation par les Allemands et sa mort en captivité à Cologne en 1918. Il me fit une très forte impression ». DE GALARD (Geneviève), *Une femme à Dien Bien Phu*, Editions Les Arènes, Paris, 2003, p. 19.
10. BRAULT (E), *op. cit.*, p. 15.
11. *Ibid.*, p. 83.
12. *Ibid.*, p. 152.
13. TORRES (T), *Une Française libre, op.cit.*, p. 17.
14. *Ibid.*, p. 64.
15. *Ibid.*, p. 88.
16. FORNACIARI (Micheline), *Les femmes dans la Marine Nationale française de 1942 à 1956*, Editions AGPM.
17. En courrier du 12 juin 1944.



18. FOURNIER (Jacqueline), *Souvenirs d'une ambulancière de la 2<sup>ème</sup> DB*. Amicale de la 1<sup>ère</sup> Compagnie de chars de la France Libre. Voir aussi MASSU (Suzanne), *Quand j'étais Rochambelle, de New York à Berchtesgaden*, Editions Grasset, Paris, 1969.
19. *Ibid*, p24. Souligné dans le texte.
20. MEIFREDY (F), *op. cit.*
21. BORDEN (M), *op. cit.*, p. 165
22. L'HERBIER-MONTAGNON (Germaine), *A la recherche des disparus*, Icare, 1988, n° 127, p. 48-61. A ce moment les IPSA dépendent encore de la Croix-Rouge. Elles intègrent l'Armée de l'Air en 1946, sur décision du général Valin. On voit cependant bien, dans la formulation de G L'Herbier-Montagnon, que l'attachement à l'Armée de l'Air préexiste.
23. FORNACIARI (M), *op. cit.*
24. CARRE TORNEZY (Hélène). *Infirmière en Indochine, 1950-1952*, Editions Lavauzelle, Paris 1999, p. 5.
25. *Ibid*, p. 191.
26. ANDRE (Valérie), *Madame le Général*, Editions Perrin, Paris 1988, p. 37-38.
27. DE GALARD (G), *op. cit.*, p. 39.
28. *Ibid*, p. 45. Si l'action prime sur l'inquiétude, la perception du danger n'échappe pas aux femmes du CEFEQ. « *Les rebelles*, dit V. André, font parfois quartier aux hommes, jamais aux femmes. Passons sur les raisons ». ANDRE (V), *op.cit.*, p. 105.
29. *Ibid*, p. 93.
30. RUDE (François), *Elisabeth Boselli*, Icare 2006, n° 196, p. 48-71.
31. BOSELLI (Elisabeth), *Les voies du rossignol*, Icare 2006, n° 196, p. 80-93.
32. LEDUC (Monique), *Les sous-officiers féminins dans l'Armée de l'air*, Revue historique des armées, 1986, n° 163, p. 108-111.
33. BERTRAND-GANNERIE (Catherine), *Pas de jupes à bord*, Ed Ouest-France, Rennes, 2011. Voir aussi, pour la partie importante de sa carrière, passée à l'EIPMF, BERTRAND (Catherine), *L'Ecole interarmées du personnel militaire féminin*, Revue historique des armées, 1996, n° 202, p. 123-128.
34. DESBORDES (Chantal), *Une femme amiral*, Ed Fayard, Paris, 2006.
35. *Ibid*, p. 24.
36. BARON (Marine), *Lieutenante*, Editions Denoel, Paris, 2009, p. 12.
37. ALLAIN (Christine), *Une femme sur l'eau*, Editions Michel Lafon, Paris, 2011.
38. BRAULT (E), *op. cit.*, p. 59.
39. TORRES (T), *op.cit.*, p. 206.
40. *Ibid*, p. 171.
41. FORNACIARI (M), *op. cit.*
42. TORRES (T), *op. cit.*, p.173. Hélène Terré, qui succède à Simone Mathieu à la tête des volontaires féminines de la France Libre en 1941, a déjà été avant l'armistice à la direction de la Section sanitaire automobile féminine, où elle secondait Edmée Nicolle. « *Mlle Terré*, note Eliane Brault, *était co-adjudicatrice du Commandant général de la Section Sanitaire automobile. Elle a, et c'est tout à son honneur, choisi un destin opposé à celui de son chef. Grande et virile, avec ses cheveux bruns très courts parsemés de fils d'argent, elle porte encore son uniforme de la SSA. L'aventure l'a meurtrie mais sa fermeté a pris le dessus* », BRAULT (E), *op. cit.* p. 60. Voir aussi TERRE (H), *Volontaires pour la France*, Ed Ministère de la Guerre, Paris, 1946, et BENOIT (Christian), *Des femmes dans l'armée de Terre*, Revue historique des armées, 3/1994, p. 39-46.
43. *Ibid*, p. 127. « *Ria* » Hackin, née Marie-Alice Parmentier, est d'origine luxembourgeoise, et devenue Française en épousant René Hackin, archéologue renommé pour ses fouilles en Afghanistan puis directeur du Musée Guimet à Paris. Tous deux périrent sur un bateau torpillé en mer d'Irlande en janvier 1941. Voir aussi DOLLAR (Jacques), *Les Luxembourgeois et la France de Poincaré à Pompidou*. Imprimerie Saint-Paul, Luxembourg, 1974, et MONSUEZ (Jean-Jacques), *Des Luxembourgeois au service de la France*, Revue historique des armées, 3/2001, p. 43-54. Tereska

Torrès rapporte la cérémonie dans laquelle le général de Gaulle décerne le 13 novembre, « *la Croix de la Libération à titre posthume au sous-lieutenant Hackin, qui a pris une part importante à la formation du corps féminin* ». TORRES (T), *op. cit.*, p. 212.

44. *Ibid*, p. 252.

45. *Ibid*, p. 249.

46. BRAULT (E), *op. cit.*, p. 65.

47. MASSIAS (Jeannette), *Avant de décoller, ils vidaient leurs poches devant moi*, Icare, 1999, n° 171, p. 46-49.

48. ANDRE (V), *op. cit.*, p. 58 et 72.

49. BARON (M), *op. cit.*, p. 26.

50. *Ibid*, p. 42.

51. BERTRAND-GANNERIE (E), *op. cit.*, p. 137.

52. BRAULT (E), *op. cit.*, p. 93.

53. BENOIT (C), *Des femmes dans l'armée de Terre*, Revue historique des Armées, 3/1994.

54. MONSUEZ (JJ), *Les étrangers du service de santé dans la campagne de France*, *op. cit.*

55. FOURNIER (J), *op. cit.*

56. FORNACIARI (M), *op. cit.*

57. CHAULIAC (Guy), *Le service de santé de la France Libre, 1940-1943*, Ed Chauliac, 1994.

58. LV BAUCHE, *Marinettes et fusiliers marins*, Cols Bleus 1946, n° 59, p. 3.

59. FOURNIER (J), *op. cit.*, p. 145.

60. DE GALARD (G), *op. cit.*, p. 140

61. ANDRE (V), *op. cit.*, Avant propos de J. Lartéguy.

62. *Ibid*, p. 199. Il faut aussi ajouter qu'à son arrivée à Villacoublay, V. André est la première femme promue au grade de colonel. Auparavant les carrières des femmes étaient limitées au 4<sup>ème</sup> galon. Elle sera ensuite la première femme officier général de l'Armée française, en 1976.

63. BELMOKHTAR (Zakia), *Les femmes militaires, repères socio-démographiques*, Paris, Observatoire social de la défense, 2000.

64. PINCHAULT (Laëtitia), *Féminisation et gendarmerie mobile, approche prospective*, rapport de stage, Centre Prospective de la Gendarmerie, 2003.

65. GEESEN (Anne), *Une femme d'honneur au miroir des faits, la féminisation de la Gendarmerie*, Service historique de la Défense, 2008, p. 122.

66. Dédiction de l'auteur de cet article.

67. DESBORDES (Chantal), *op. cit.*, p. 391.

68. BARON (M), *op. cit.*, p. 18.

69. *Ibid*, p. 37. Les points de suspension sont préférés ici, plutôt que leur formulation in extenso dans le texte original.

70. *Ibid*, p. 137.

71. BERTRAND-GANNERIE (C), *op. cit.*, p. 40.

72. *Ibid*, p. 139.

73. *Ibid*, p. 200.

74. ALLAIN (C), *op. cit.*, p. 78.

---

## RÉSUMÉS

La lecture des récits des pionnières de la féminisation des Armées montre que si celles qui ont accompagné les combattants de la seconde Guerre mondiale ou d'Indochine ont rapidement été adoptées, les autres, entrées dans la carrière en l'absence de conflit ouvert, à partir de la fin des années 1970, ont mis plus de trente ans à être acceptées, principalement en raison de la réticence des hommes à les voir à leurs côtés. Parmi les facteurs déterminants du succès de leur insertion, on retrouve le partage des risques et des difficultés liés aux opérations et l'affectation à des missions qui ne soient pas subalternes.

Reading the stories of the pioneers of the feminization of the Armies shows that if those who accompanied the soldiers of the Second World War and Indochina were quickly adopted, others who entered the service in the absence of open conflict, after the late 1970s, took more than thirty years to be accepted, mainly due to the reluctance of men to see them alongside them. Among the determinants of success of their integration, one finds the sharing of risks and difficulties associated with operations and the assigning of unrestricted tasks.

## INDEX

**Mots-clés :** AFAT (Auxiliaire féminine de l'armée de Terre), convoyeuses de l'air, combattante, Geneviève de Galard, engagées, IPSA, Tereska Torrès.

## AUTEURS

### JEAN-JACQUES MONSUEZ

Médecin des Hôpitaux de Paris, il est l'auteur de plusieurs articles portant sur l'implication des étrangers dans l'armée française parus dans la *Revue historique des armées* : « *Des chars français premiers blindés israéliens* ». « *Des Luxembourgeois au service de la France* ». « *Artillerie de marine Hotchkiss, un fleuron français à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle* ». « *Les sections sanitaires automobiles féminines* ». « *Les étrangers du service de santé dans la campagne de France* ».